# Irak : les pechmergas à l'orée de Qaraqosh

## Les combattants kurdes qui sont aux portes de villages chrétiens avancent au prix de durs combats vers Mossoul.

SAMUEL FOREY @SamForey
ENVOYÉ SPÉCIAL PRÈS DE MOSSOUL

**ÉTAT ISLAMIQUE** Les pechmergas se pressent derrière la levée de terre, aussi haute qu'une digue, comme des soldats derrière un rempart, impatients de partir à l'assaut. Le soleil point. Les combattants kurdes irakiens se préparent pour l'offensive du jour. Il s'agit de s'emparer de onze villages, étendre de vingt kilomètres vers l'ouest la frontière du Kurdistan et former une nouvelle défense à l'orée des villages chrétiens, près de Qaraqosh, Karemlis et Bartella, conquis par l'État islamique à l'été 2014. En ligne de mire, et à portée d'artillerie, Mossoul, la grande ville du Nord, la capitale irakienne des djihadistes.

Ce côté de l'offensive est commandé par Sirwan Barzani. L'homme fait partie du clan au pouvoir ; c'est le neveu de Massoud Barzani, le président du Kurdistan irakien ; c'est un riche entrepreneur, patron de Korek, la principale compagnie de téléphonie mobile de la région autonome ; c'est un élégant seigneur de guerre, le keffieh rouge et blanc toujours noué autour du cou comme un foulard de dandy. Il a sous ses ordres une armée en partie équipée à ses frais et de nombreux fidèles, à qui il offre cette offensive comme on propose une partie de chasse.

Il y a des 4×4 rutilants, lavés pour l'occasion ; des transports frappés de l'écusson du Tigre noir, le surnom de Sirwan Barzani, que portent aussi ses troupes ; des humvees, ces blindés de fabrication américaine, arborant le drapeau du Kurdistan irakien ; des jeeps Mercedes, coiffées de lance-roquettes ; il y a des pick-up, surmontés d'antiques mitrailleuses, des bulldozers, aux blindages robustes et extravagants et quatre chars rugissants, plus fumants qu'une locomotive à vapeur.

Le convoi se met en route à l'aurore. Il franchit la digue et, sur une piste étroite, s'enfonce dans le territoire de l'État islamique. Bientôt, un hameau apparaît. C'est Abzakh. Sa conquête est confiée au général Zeryan. *« Il y a deux Zeryan. Zeryan le calme et Zeryan le fou. Zeryan le fou se jette au-devant du feu, toujours en première ligne »*, disait son chef, Sirwan Barzani. Zeryan le fou a des oreilles éléphantesques, un nez crochu, la peau ravagée et laisse échapper, d'une voix éraillée, un flot constant d'injures et d'imprécations.

Zeryan le fou fait tomber un feu d'enfer sur Abzakh. Le hameau se constelle d'éclats de lumière : ce sont balles traçantes et ricochets. Autour de la colonne, la terre se couvre d'éclats de poussière : la riposte d'un ennemi encore invisible. Un blessé est évacué. C'est le premier de la journée.

La colonne approche Abzakh par l'ouest et se positionne derrière une grande maison rouge qui domine le village. Elle sert de point d'appui à l'offensive. L'ennemi est ailleurs, légèrement en contretas : des tirs viennent d'une modeste masure de torchis. Cet habitat traditionnel, aux épais murs de terre, offre un bien meilleur abri que les maisons modernes, rapidement construites : pour les balles et les obus, le parpaing se traverse comme du papier.

Le tir du djihadiste, précis et sporadique, est difficile à localiser. Zeryan hurle à son chauffeur de se rapprocher de la bâtisse. Soudain, une roquette sort en tournoyant d'une maison basse, en face de la masure de terre, et frôle le blindé. Zeryan hurle à son chauffeur de reculer. Il y a deux postes de tir. L'un dans une masure de terre, l'autre en face, dans une masure de pierre. Ils tiennent les pechmergas sous leur feu croisé.

ANDREA BRUNO

Les pechmergas kurdes ont lancé une attaque contre les djihadistes de l'État islamique, samedi, à Abzakh dans le nord de l'Irak.

> **« Il y a deux Zeryan. Zeryan le calme et Zeryan le fou. Zeryan le fou se jette au-devant du feu, toujours en première ligne »**
> SIRWAN BARZANI, COMMANDANT DE L'OFFENSIVE

Le blindé retourne à l'abri d'une maison rouge, mitée par les obus. Zeryan revoit son dispositif en pestant. Les blindés s'alignent et arrosent d'un feu nourri les masures silencieuses.

Zeryan, une fois son dispositif en place, hurle à son chauffeur de charger en premier. Le jeune homme, mort de peur, roule vers les masures. Zeryan sort, encourage ses hommes à approcher. Soudain, un feu précis, meurtrier, fauche les pechmergas. Zeryan remonte dans le blindé en pestant : *« Mais tuez-moi ces diables, bon sang ! »* Le blindé essuie le feu ennemi. En ricochant sur le blindage, les balles composent une musique effrayante.

Les hommes et les blindés reculent. Zeryan doit partir à l'assaut du prochain village et laisse Abzakh à toute une compagnie de pechmergas. Sans chef, désemparés, ceux-ci se retrouvent bloqués derrière la maison rouge. Ils fument dans l'air chaud. L'un d'entre eux pleure, en silence, sans pouvoir s'arrêter. Tout autour, les tirs font flamber les herbes sèches. La plaine blonde se couvre de taches noires qui s'étendent. Des colonnes de fumée s'élèvent de tout l'horizon.

Un humvee arrive. Sur son capot, le cadavre ensanglanté d'un djihadiste. Le chauffeur sort, tête rasée, corps massif, le regard vide d'une brute. Les pechmergas posent avec le cadavre pour une séance photo macabre. Le chauffeur arrête la séance et jette le corps dans la poussière, devant la maison rouge. Il n'attire guère plus d'attention que les ordures qui commencent à joncher le sol.

Un petit parti de pechmergas tente un nouvel assaut vers les djihadistes, qui tiennent bon. Ils se faufilent, lentement, jusqu'au mur de la masure de terre. Le courage revient ; d'autres combattants les rejoignent. Quelques blindés, de retour, concentrent leurs tirs. Une faille apparaît dans le mur de la bâtisse. Un combattant y jette une grenade. Le silence, enfin. Les blindés repartent.

Les combattants s'approchent, confiants, à découvert. Quatre pechmergas se tiennent près du portail. Une courte rafale éclate. Les masures ripostent, encore. Un pechmerga vient de tomber. Les combattants s'abritent, rappellent les blindés en hurlant : *« Humvee ! Humvee ! »*

En dix minutes, un nouveau dispositif se met en place. Trois blindés et trois humvees vident leurs mitrailleuses lourdes. Deux chars approchent. Deux obus, sur la masure de terre. Un obus, sur la masure de pierre. L'air se charge de poudre et de poussière. Un bulldozer blindé approche pour raser la masure de terre. Les combattants reviennent, encore. Nouvelle rafale, encore. Les djihadistes ripostent. Un tank tire un dernier obus sur la masure de pierre, qui prend feu.

Les pechmergas hurlent de joie. C'est la curée. Le cadavre du djihadiste dans la masure de terre est en bon état. Il est traîné à l'extérieur, dans la cour que forment les deux masures. Le cadavre de la masure de pierre a été gravement brûlé par l'incendie. Les pechmergas le jettent dans un feu de pneus, dehors, pour achever de le consumer.

Les deux djihadistes ont tenu tête à toute une compagnie de pechmergas pendant trois heures. Le reste des onze villages a été conquis en deux jours. Hier, la mission a été déclarée accomplie. Treize combattants ont été tués, 70 blessés, dont de nombreux cas gravement, selon le ministère des pechmergas. Environ 150 djihadistes ont été tués, 4 ont été faits prisonniers.

Après l'assaut, dans le village d'Abzakh, les combattants préfèrent éviter les masures maudites, comme si, bien que rasées, calcinées, elles pouvaient tuer, encore. Dehors, le cadavre noirci du djihadiste a gardé un visage dont les traits fins, presque délicats, sont restés figés dans une expression de douleur intense. ■

# Syrie : un normalien français qui combat Daech témoigne

PROPOS RECUEILLIS PAR
ÉDOUARD DE MARESCHAL

HUBERT, un jeune Français, normalien et diplômé de HEC, a tout quitté en septembre dernier pour rejoindre les combattants kurdes de Syrie. Il a participé à la libération de Manbidj, en Syrie. Les combattants des Forces démocratiques syriennes (FDS), une coalition kurdo-arabe, ont célébré ces dernières heures avec les civils la libération de la ville qui était le principal point de passage vers la Turquie pour les membres de l'État islamique.

**LE FIGARO. – Qu'est-ce qui vous a poussé à vous engager dans les forces kurdes ?**

**HUBERT. –** Plusieurs raisons m'ont poussé à rejoindre les YPG, mais deux épisodes ont eu un effet déclencheur : lorsque Daech a tenté de s'emparer de Kobané, puis a pris le contrôle de Sinjar et massacré les yazidis. À ce moment-là, je travaillais dans le civil en Irak. J'ai vu que Daech était capable d'asservir une population. Mais j'ai aussi vu que les YPG étaient capables de les repousser. J'avais été déçu par les pechmergas *(les combattants kurdes irakiens, NDLR)*, qui avaient fui Qaraqosh et la plaine de Ninive sans se battre. Je parlais kurde, j'avais des contacts sur place, donc j'ai décidé de rejoindre les YPG en Syrie.

**Pourquoi avoir pris les armes ?**

Au départ, je voulais plutôt travailler dans le civil. Mais à l'Académie militaire, par laquelle transitent tous les volontaires étrangers, j'ai vu des jeunes Kurdes, qui avaient fait des études comme moi, prendre les armes. Je me devais de les suivre. Nous menons le même combat contre Daech, un ennemi qui nous a clairement déclaré la guerre. On ne peut plus rester indifférent ou s'enfermer dans la peur. Ça suffit, il faut se battre. S'ils veulent nous frapper chez nous, il faut aller les frapper chez eux.

**Quelle part avez-vous prise dans les combats ?**

J'ai combattu six semaines dans les villages autour de Manbidj, et trois semaines dans la ville. Dans un tabor (une section) de 50 soldats, j'ai participé aux affrontements dans les quartiers d'al-Sarb et de Bustan al-Yasti. Au plus fort des combats, nous avons mis une semaine pour avancer de trois pâtés de maisons… Il fallait déloger les djihadistes qui tenaient leurs positions dans des immeubles de quatre à cinq étages, avec la présence de nombreux snipers. Les affrontements ont été particulièrement durs, puisqu'ils ont duré plus de deux mois.

Les djihadistes nous ont opposé une solide résistance, d'autant qu'on leur avait coupé toute possibilité de retraite. Dans mon tabor, nous avons perdu près de 20 % des effectifs. Parmi les volontaires étrangers, nous avons perdu deux camarades américains, un Suédois et un Slovène. Les djihadistes étaient très mobiles, pour éviter les frappes de la coalition. Ils menaient des attaques éclairs, à trois ou quatre personnes, avant de disparaître dans la foulée. Ils n'étaient pas beaucoup, mais ils multipliaient les manœuvres pour tenter de nous déstabiliser. Leur grand truc, c'était de hurler des « Allah akbar ! » par des mégaphones installés sur des camions qui tournaient dans la ville, ou depuis les minarets, pour donner l'impression qu'ils occupaient le terrain. On leur répondait par des insultes.

**Pourquoi la libération de Manbidj était-elle une étape essentielle dans la lutte contre l'État islamique ?**

Manbidj était le dernier point de passage majeur de l'État islamique vers la Turquie, par lequel transitaient les djihadistes étrangers et où prospérait le trafic qui leur permet de se financer. En reprenant la ville, nous avons renforcé leur isolement et nous tarissons leurs ressources. C'est une victoire majeure contre Daech. La prochaine étape sera de rejoindre Afrin, qui est à une centaine de kilomètres à l'ouest, pour les couper totalement du reste du monde.

**Pour vous, cette victoire a un goût particulier en tant que Français…**

Oui, participer à cette bataille était essentiel pour moi. Ici, on surnommait Manbidj la « petite France », à cause du nombre de djihadistes francophones qui ont transité par là. Samy Amimour y a vécu en juin 2014, comme d'autres de ses complices qui ont commis les attaques du 13 novembre 2015 à Paris et Saint-Denis, ou celle de Bruxelles. Cela faisait deux ans que Manbidj était devenue la première grande ville par laquelle tous les djihadistes internationaux passaient lorsqu'ils rejoignaient le califat, ou repartaient pour l'Occident.

**La lutte contre Daech ne peut pas se faire depuis l'Europe ?**

Si, bien sûr. Chacun doit faire du mieux qu'il peut là où il est. Moi, j'ai vu l'expansion de Daech depuis l'Irak, où je vivais. Je ne pouvais pas rester comme ça, vis-à-vis de mes amis kurdes ou de mes frères chrétiens. Mais il y a aussi beaucoup à faire depuis l'Europe où les idées vénéneuses de Daech prospèrent sur un vide spirituel profond, et sur l'incapacité de l'Occident à proposer un idéal à sa jeunesse. Il faut renouveler notre société, la rendre plus volontaire, plus optimiste. Dans le Rojava *(territoires kurdes de Syrie, NDLR)*, ils essaient vraiment de fonder un nouveau modèle que je trouve passionnant, et qui me pousse à m'engager auprès d'eux. Il repose sur quatre principes : l'égalité hommes-femmes, le pluralisme religieux, la démocratie directe et le respect de l'environnement. Ils ont de belles idées, et une réelle vitalité dont la jeunesse de France devrait s'inspirer. ■

OSP
VENTES AUX ENCHERES PUBLIQUES
01.49.04.01.85 - annonces@osp.fr

75

Vente aux Enchères Publiques, **le Jeudi 29 septembre 2016 à 14 H 00**
au Palais de Justice de PARIS, 4 boulevard du Palais, **EN UN LOT**
**UN APPARTEMENT à PARIS 19ème**
**83 rue de l'Ourcq**
**de 89,77 m² (hors loggia)** - Bâtiment E, escalier 1, au 17ème étage, 2ème porte à gauche, comprenant : entrée, séjour, 3 chambres, cuisine, dégagement, placards, water-closet, salle de bain, 2 rangements, toilettes et **loggia. Loué**
Bâtiment L, aux 1er et 2ème sous-sol, **Cave** et **Emplacement à voiture**
**MISE A PRIX : 340.000 Euros**
Avec possibilité de baisse d'un quart, puis de moitié à défaut d'enchères
Pour consulter le cahier des charges et conditions de vente s'adresser :
- Au Greffe du Juge de l'Exécution du TGI de PARIS, où il a été déposé sous la Référence Greffe 16/178,
à **Maître Philippe BIARD**, Avocat à PARIS 8ème, 40 rue de Monceau - Internet : **www.fraoud-adj.com**
**VISITE sur place le Mardi 20 septembre 2016 de 10 H 00 à 11 H 00**

## EN BREF

**Nigeria : nouvelle vidéo des « filles de Chibok »**

Boko Haram a diffusé une vidéo de jeunes filles présentées comme des lycéennes enlevées par le groupe djihadiste en 2014 à Chibok, dans le nord-est du Nigeria et a réclamé la libération de soldats emprisonnés. Un combattant y affirme qu'*« une quarantaine de ces filles ont été mariées conformément à la volonté d'Allah »* et que *« d'autres ont été tuées dans des bombardements aériens »*.

**Hongkong : pas de prison pour les contestataires**

Trois meneurs prodémocratie déclarés coupables pour leur rôle dans une manifestation qui avait précédé la « révolte des parapluies » de 2014 à Hongkong ont échappé lundi à la prison ferme, le tribunal reconnaissant le caractère politique de leur action.

**Yémen : 11 morts dans un hôpital touché par une frappe**

Onze personnes, dont un membre du personnel de MSF, ont été tuées et au moins 19 blessées dans un raid aérien ayant touché un hôpital lundi à Abs, dans l'ouest du pays. Les rebelles évoquent des raids menés par l'aviation de la coalition arabe alliée du pouvoir.

**RD Congo : 51 morts dans une attaque de rebelles**

Cinquante et un corps de civils ont été comptabilisés lundi à Beni, selon un nouveau bilan de la société civile, après un massacre attribué par l'armée à des rebelles ougandais dans la nuit de samedi à dimanche dans cette ville de l'est de la République démocratique du Congo.

# L'offensive anti-Daech freinée par le

## À Mossoul, face à la supériorité des forces irakiennes, les djihadistes utilisent en masse l'action kamikaze

THIERRY OBERLÉ @ThierryOBERLE
ENVOYÉ SPÉCIAL SUR LE FRONT DU KHAZIR (NORD DE L'IRAK)

**BATAILLE DE MOSSOUL** Elle est son arme fatale. En Irak, ses combattants n'ont de cesse d'en user. Elle a encore servi dans la bataille du front du Khazir qui a permis lundi aux forces kurdes de progresser de 11 kilomètres et d'être à désormais 18 kilomètres du centre de Mossoul. L'action kamikaze a contribué à asseoir la puissance de l'État islamique. Elle aide aujourd'hui surtout à retarder les échéances.

Sur le front du Khazir, l'engagement était, il est vrai, inégal : une cinquantaine de membres de Daech contre un millier d'hommes appuyés par l'aviation de la coalition internationale. Après six heures d'affrontements sporadiques, les combats ont pris fin pour le bataillon de pechmergas du général Zerar Abdullah Kader lorsque l'ultime carré ennemi a surgi d'un tunnel devant le dernier village à conquérir. Ils étaient une vingtaine. Quelques djihadistes avaient réussi à fuir les bourgades des environs et à rejoindre à moto ou en voiture leurs coreligionnaires toujours en vie. Ils voulaient participer au bouquet final du feu d'artifice kamikaze. Sept d'entre eux ont fait sauter leur ceinture d'explosifs en courant vers les Kurdes. Les autres ont été abattus dans les échanges de tirs.

Auparavant, les djihadistes s'étaient lancés dans une série d'opérations suicides. La plus spectaculaire a bien failli réussir. À la surprise générale des hommes du général Zerar, un véhicule bourré d'explosif est parvenu à briser l'encerclement du village de Badani. La bombe roulante a foncé tout droit à travers la steppe en direction des talus de terre censés protéger les guetteurs et les observateurs en place depuis l'aube sur la ligne de front. « *Le terroriste a trompé notre vigilance. Nous cherchions en priorité à empêcher un retrait vers l'est, vers Mossoul. Il a pris le chemin inverse. J'ai prévenu la coalition* », raconte le lieutenant-colonel Nasserdine Mohammed Hassan, l'homme chargé dans l'unité de coordonner les frappes aériennes avec les Occidentaux.

### Trois mille gamins embrigadés dans des écoles de kamikazes

Une poignée de secondes plus tard, la bombe humaine était stoppée nette avant d'avoir atteint sa cible. La déflagration fut phénoménale. « *La plupart du temps, le relais fonctionne avec une rapidité qui permet de détruire à temps les véhicules kamikazes et tout mouvement suspect. Un avion est en position à chaque opération, mais lundi on a des soucis* », poursuit le gradé. Les pechmergas ont ainsi perdu trois hommes dans l'explosion de cinq voitures piégées. Un quatrième a été tué par un tir de RPG. « *L'arme de la mort volontaire est la pire des armes. C'est elle qui a fait le plus de victimes parmi nous durant ces deux ans de conflit* », dit le lieutenant-colonel Lokman Jatto.

Chef des opérations du bataillon, il est entré dans la guerre contre Daech à Sinjar, la cité yazidie, du nord de l'Irak lors de l'offensive d'août 2014 de l'État islamique contre les minorités religieuses. Il ne l'a plus quittée. « *Nous avons peu à peu appris à combattre les kamikazes. Les gars que nous avions en face sur le front du Khazir étaient là pour mourir, ils étaient déterminés à mourir. C'était surtout des gosses. Les sept derniers candidats au suicide*

Dans les villages de la plaine de Ninive repris à l'EI, les djihadistes ont creusé des tunnels avec un acharnement quasi obsessionnel. BRAM JANSSEN/AP

Sur le front du Khazir, le bataillon de pechmergas du général Zerar Abdullah Kader a progressé de 11 kilomètres avec l'appui de l'aviation de la co plus qu'à 18 kilomètres du centre de Mossoul. THAIER AL-SUDANI/REUTERS

# L'État islamique a fabriqué ses drones militarisés

GEORGES MALBRUNOT @Malbrunot
ENVOYÉ SPÉCIAL À DAMAS

À TROIS REPRISES depuis début septembre, les djihadistes ont utilisé des drones pour attaquer des soldats irakiens ou des combattants kurdes. Mais pour la première fois, le 2 octobre, l'explosion d'un drone piégé par l'État islamique a tué, en l'occurrence deux combattants kurdes, blessant également deux soldats français à Erbil, la « *capitale* » des régions autonomes kurdes d'Irak. Construit en polystyrène, l'avion avait été ramassé sur le sol par des pechmergas qui le ramenèrent à leur camp militaire. Mais il explosa alors que les combattants kurdes le photographiaient, selon un responsable américain. L'explosif était dissimulé dans la batterie, et la détonation aurait été déclenchée par un minuteur.

« *Le recours aux drones par les terroristes est un sujet de préoccupation grandissant* », affirme James Bevan, le directeur de l'ONG Conflict Armament Research (CAR), basée à Bruxelles. « *Leur capacité à armer désormais ces petits appareils souligne*, selon lui, *l'extension de l'arsenal de l'EI en engins improvisés* ». Pour le responsable de cette ONG, dont les spécialistes ont accès aux villes irakiennes sitôt libérées de Daech, l'accident du 2 octobre ne constitue pas vraiment une surprise.

Le 21 février dernier, deux semaines après la défaite des djihadistes à Ramadi, à 120 à km à l'ouest de Bagdad, des experts de CAR ont découvert dans la ville un atelier clandestin de fabrication de drones. C'était une première. « *Ils disposaient de plusieurs modèles pour construire le corps du drone* », confie au *Figaro* l'un de ces experts. « *Aucune pièce n'avait encore été assemblée, mais on a retrouvé tous les composants nécessaires : des ailes en polystyrène, un fuselage en contreplaqué de 75 cm de long sur 60 de large, ainsi que de l'avionique, notamment des gyro-censeurs pour déterminer l'axe du vol et des caméras pour contrôler le drone durant sa trajectoire.* »

Au milieu des décombres d'une ville piégée comme nulle autre dans le califat, l'équipe de CAR a fait une autre découverte, particulièrement intéressante : un morceau de missile sol-air portable de type Strela-2M, une arme plutôt rare dans le conflit irakien. « *Les ingénieurs de Daech avaient désassemblé le missile pour en extraire la charge explosive qu'ils avaient l'intention d'installer sur le drone qu'ils étaient en train de fabriquer* », ajoute notre source. De fabrication russe, l'explosif pesait 370 grammes. Il s'agissait d'un mélange de RDX (trois quarts), et le reste d'aluminium. Aucun système de propulsion du drone n'a en revanche été retrouvé sur place. « *Les djihadistes tâtonnaient probablement*, selon l'expert, *la charge explosive n'était pas encore attachée à la tête du drone, ils cherchaient visiblement un moyen pour la fixer à l'appareil.* »

À Faloudja peu après sa libération fin juin par les forces irakiennes, les artificiers de CAR ont également récupéré une large gamme de composants électroniques, achetés une fois encore sur le marché domestique turc, par des intermédiaires agissant au profit de l'État islamique. « *Nous avons pu tracer l'origine de certains de ces composants, notamment des signaux relais et des semi-conducteurs*, confie l'un des artificiers de CAR. *Nous avons constaté que les signaux relais étaient les mêmes que ceux que nous avions retrouvés dans la fabrication d'autres engins explosifs improvisés par Daech depuis 2014* », année de la proclamation du califat par son leader Abou Bakr al-Baghdadi. « *Il y a une logique dans la chaîne d'approvisionnement des composants électroniques dont les djihadistes se servent* », décrypte l'expert.

### Inquiétude au Pentagone

Les signaux relais retrouvés à Ramadi ont été fabriqués en Corée du Sud et au Japon, avant d'être exportés en Turquie. D'autres composants, comme les gyro-censeurs, ont été produits aux États-Unis par la société Polulu, selon le dernier rapport d'enquête publié ce mercredi par CAR. Polulu les exporta en Turquie auprès de l'entreprise Bomec Robot Teknolohileri, qui a livré ces informations à l'ONG. Bomec assure n'avoir écoulé les gyro-censeurs que sur le marché turc, et pas plus d'une cinquantaine par an. La société s'est montrée en revanche incapable de dire lequel de ces 50 clients servait d'intermédiaire à Daech, se bornant à indiquer que les achats de gyro-censeurs, à en juger par leur emballage, devaient remonter à plus d'un an. C'est-à-dire avant le mois de juillet 2015, alors que l'État islamique était encore en phase d'expansion territoriale en Irak.

Jusqu'aux attaques d'octobre, Daech avait utilisé, à de nombreuses reprises, des drones de reconnaissance ou de surveillance. Des appareils plus simples, de type DJI Phantom, accessibles commercialement sur Amazon, qui permettent aux djihadistes de filmer des attentats à la voiture piégée pour les poster ensuite sur les réseaux sociaux. « *Cette année, l'EI a franchi un cap avec l'armement d'autres types de drones* », s'inquiétait récemment un expert américain du Pentagone, cité par le *New York Times*. À tel point qu'une cellule spéciale « *drone anti-Daech* » vient d'être mise sur pied par le département américain de la Défense.

« *Même si ces drones sont encore assez simples à fabriquer*, selon les experts de CAR, *leur existence montre que Daech fait de la recherche et développement, pas seulement comme on le croyait encore récemment, en matière de missiles ou d'engins explosifs, mais aussi de militarisation de petits avions qui peuvent causer des dégâts humains.* » ■

Après la libération de Ramadi, les experts en armement ont trouvé cette charge explosive d'un missile sol-air portable. Les ingénieurs de Daech avaient l'intention de l'installer sur un drone. LE FIGARO

# Les hommes du c

SAMUEL FOREY @SamForey
ENVOYÉ SPÉCIAL À ABASSI

Le colonel Haidar a le goût des grandes manœuvres. Méprisant le feu, il court dans la plaine, hurle dans le talkie-walkie, harangue ses troupes à grands signes de chef d'orchestre, pour mettre en place la vingtaine de blindés qu'il commande. Peu à peu, la colonne s'ouvre et forme, à l'orée du village d'Abassi, une ligne parfaite, qui avance de concert. Les blindés progressent en tirant à coups d'obus sur le modeste bourg, fait de vastes maisons, de verts jardins et de vieux oliviers.

Arif Sherif entonne des hymnes chiites. La fièvre du feu commence à le prendre, et gagne bientôt tout l'équipage du BMP-1, un vieux blindé de l'époque soviétique. Le tireur, Mayad, chante avec lui et tire quelques salves de mitrailleuse lourde. « *On les pulvérise* ! » rit-il aux éclats. Le chef de char, Omar Bedawi - pourtant sunnite - s'enthousiasme : « *on ne s'entend plus, ici* ! » C'est sa première semaine. Il sort tout juste de l'école des officiers, et regarde tout autour de lui, les yeux grands ouverts, la moustache parfaitement taillée, le béret soigneusement ajusté - un visage encore intouché par la guerre.

Arif Sherif ne tient plus. Il s'empare d'un fusil, saute du blindé et commence à courir dans la plaine, vers le village. Son compagnon d'armes, Fadhel, prend lui une mitrailleuse lourde et saute à son tour du véhicule. Sur les canons des chars - l'Abrams américain, le T-72 russe - des foulards chiites verts ou rouges, comme des fanions sur des lances. À l'arrière, des drapeaux irakiens et des oriflammes chiites. Un feu roulant, courant, marchant s'avance vers le village où se retranche un ennemi invisible. Personne ne fait attention aux tirs dans les sillons desséchés, aux mortiers qui

# s bombes humaines

## et les tunnels pour échapper aux pilonnages de l'aviation.

*étaient des adolescents ou de jeunes adultes. On a retrouvé sur l'un d'eux une carte d'identité. Il avait 13 ans et était né à Mossoul. Daech a embrigadé 3 000 gamins dans ses écoles de kamikazes de Mossoul. Ils nous les envoient pour compenser leurs pertes* », poursuit le lieutenant-colonel.

alition. Les forces kurdes ne sont désormais

Le tunnel est, selon lui, l'autre obsession de l'État islamique. Les djihadistes creusent avec un acharnement quasi obsessionnel. Ils creusent sous les établissements scolaires, sous les lieux de prière et à la campagne sous les fermes. « *À Badani, ils étaient terrés sous l'école et la mosquée. Le tunnel est aussi une forme de suicide puisqu'ils finissent écrasés sous les bombes ou pour les survivants étouffés après la fermeture des trous par les pelleteuses* » raconte Lokman Jatto. « *À Tall Assouad, nous avons découvert fin juin un souterrain d'une longueur de 1 443 mètres qui descendait à 15 mètres de profondeur. La nourriture stockée était frugale : des dattes, des raisins secs. Le labyrinthe partait d'une école pour déboucher devant nos lignes de défense.* »

D'après le lieutenant-colonel, les reculades de Daech ont contraint l'organisation à privilégier dans les bourgs de la plaine de la Ninive la construction de trous plutôt que de fortifications. « *Ce signe montre que la situation militaire est, pour eux, désespérée. Ils veulent juste en finir le plus tard possible en faisant le maximum de dégâts même s'ils n'ont plus les quantités impressionnantes de TNT d'avant* », conclut l'officier. Puis il ajoute : « *Je ne serais pas surpris qu'il en reste un ou deux planqués sous terre dans le secteur.* » ■

### L'EI jure la défaite des Américains

**Le groupe État islamique (EI) a promis la « *défaite* » aux Américains en Irak dans une vidéo diffusée par son agence de propagande, mardi. On y voit des combattants armés de l'EI patrouillant la nuit dans une rue de Mossoul. Un des djihadistes encagoulés promet la défaite en Irak des Américains, qui dirigent une coalition internationale aidant les forces irakiennes à combattre l'EI. « *Quant à toi, l'Amérique, (...) nous jurons par Dieu que nous te vaincrons en Irak et te ferons sortir défaite et humiliée de ce pays* », dit l'homme armé. Il rappelle que plusieurs hauts dirigeants de l'EI tués dans des frappes américaines, comme Abou Mohammed al-Adnani, avaient déjà promis un tel sort aux États-Unis. La bataille fait craindre à la fois un désastre humanitaire pour les habitants et la démobilisation des djihadistes, dont ceux d'origine étrangère. « *Mossoul sera une bataille difficile. Il y aura des avancées et des revers* », a prévenu Barack Obama.**

**Moment de pause à l'arrière d'un véhicule de transport pour un membre des pechmergas engagé dans les combats à l'est de Mossoul.** AZAD LASHKARI/REUTERS

# olonel Haidar à l'assaut des djihadistes d'Abassi

tombent en soulevant de délicates volutes de poussière.

Puis, plus rien. La charge bute contre un obstacle imprévu. Devant le village, un profond canal le protège plus efficacement qu'une place forte. Les djihadistes avaient fait sauter les ponts. Il a fallu tout l'après-midi, sous le feu d'un ennemi invisible, pour reboucher le canal et permettre le passage des blindés.

L'ennemi ne se montre pas. La 9e division blindée ne sait pas sur quoi tirer. Cette maison jaune et basse ? Et cette villa en hauteur, qui domine Abassi ? Il faut chercher le contact, provoquer l'affrontement, forcer l'ennemi à sortir. Mais celui-ci ne répond ni aux tirs, ni aux harangues. Il se terre, attend.

> **« Pas de nourriture, pas d'eau, pas de sommeil. À Baiji, on se battait à longueur de journée. Ici, l'ennemi est invisible. Là-bas, il était partout »**
> FADHEL, UN COMBATTANT IRAKIEN

Le colonel Haidar s'impatiente. Il a mal au dos et au genou droit. Il a perdu du temps, ce matin, sur la route piégée. Il en perd encore, à cause de ce canal qui fait du village une véritable forteresse. L'homme a l'orgueil d'un enfant gâté, l'esprit incisif d'un chef sûr de lui, mais il doute. « *Où sont les frappes aériennes ?* », maugrée-t-il, assis dans la poussière, en regardant ses tirailleurs piétiner à l'entrée du village. « *Il faudra t'en remettre à Dieu* », lui répond-on.

Les équipages s'ennuient. On parle de femmes, de mariages, d'enfants, de pays lointains et d'anciennes batailles. Baiji, la plus grande raffinerie d'Irak tombée aux mains de Daech, trois fois reprise, trois fois reconquise, est le souvenir le plus dur des combattants. Fadhel, le grand ami d'Arif Sherif, gueule de combattant mais voix de crécelle, se souvient : « *Pas de nourriture, pas d'eau, pas de sommeil. On se battait à longueur de journée. Ici, l'ennemi est invisible. Là-bas, il était partout.* »

La tranchée est rebouchée, enfin. Le colonel Haidar grince des dents, plisse les yeux, bondit sur son talkie, rappelle ses tirailleurs, et ordonne aux blindés de se remettre en mouvement. Les blindés s'ébranlent, canon pointé vers le village, passant au large comme des navires contournent un obstacle. Le long de la route, les djihadistes avaient préparé des foyers de pneus pour se cacher des frappes aériennes. Les balles continuent à siffler, sporadiquement. Les blindés, trop gros pour manœuvrer dans les rues du village, cherchent un point d'entrée.

Dans le BMP, Fadhel, couvert de poussière, a le regard vide : « *Je suis épuisé. On enchaîne combat sur combat.* » Mayad, le tireur, tire dans le vide, au risque d'attirer le feu sur le BMP. Fadhel lui hurle dessus. Mayad rit et continue. La colonne contourne le village et se rassemble sur une éminence, repérant les civils qui agitent des drapeaux comme des naufragés abandonnés depuis longtemps. Le soleil se couche déjà. Il est trop tard pour engager le combat. La brigade forme un carré pour passer la nuit sur place.

C'est l'aube. Les blindés de la neuvième division blindée chargent à nouveau. Il y a une entrée à l'ouest du village. Les hommes de la neuvième y concentrent leurs tirs. Soudain, un cri : « *des civils !* » Une cinquantaine, puis une centaine de civils s'échappent en agitant des drapeaux blancs. Arif Sherif fronce les sourcils. « *Rien à faire, ce spectacle me fend le cœur* », dit cet homme massif, ce chien de guerre, onze ans d'armée irakienne derrière lui – mais aussi une femme et cinq enfants. Les tirs s'arrêtent. Le colonel Haidar est satisfait. « *J'ai enfin les mains libres* », dit-il. L'ennemi continue de se terrer dans l'attente.

Le soleil s'est levé. Les civils ont fui. La colonne déclenche un feu d'enfer sur le village. Les tanks Abrams américains et T72 soviétiques tirent de leurs canons massifs. Les BMP, aussi effilés que des requins des grands fonds, se glissent dans le village, à la recherche de l'ennemi. Au tour des blindés d'essuyer un feu d'enfer. Mitrailleuses lourdes, RPG, font résonner les blindages des véhicules dans des tintements sinistres. Saad Thelj, les yeux verts et le visage crispé, ne sait où tirer. « *Mais où est l'ennemi ?* », clame-t-il.

Soudain, Mayad crie : « *Je l'ai repéré !* » Il enchaîne trois tirs sur une maison. Arif bondit hors du BMP pour prévenir les chars. La maison disparaît sous un nuage de poussière. Mais les tirs continuent. « *On pousse d'un côté, ils apparaissent de l'autre* », dit Arif.

Un blessé, déjà, un jeune officier, touché à l'aine. Il est ramené à bord d'un Humvee, un blindé américain, à l'arrière. Chaque cahot lui arrache un hurlement. Une douzaine de blessés arrivent dans une maison en arrière du village. Le colonel Haidar commande tirs d'artillerie et frappes aériennes. Abassi disparaît sous un nuage de poussière. Les blindés de la neuvième en émergent. Ils arrivent au QG. De là-bas, les hommes contemplent le feu du ciel se déchaîner. Quelque chose a changé dans le visage d'Omar Bedawi, le jeune officier, chef de charge depuis une semaine. Il a enlevé son béret, laisse voir la fatigue sur son visage et dans ses yeux, des restes de peur.

Dix minutes passent. Les djihadistes répliquent de plus belle. Le colonel Haidar a le regard sombre. Il passera une deuxième nuit sur place. ■

# Le Japon scrute sa maison impériale

## En annonçant, à 82 ans, sa volonté d'abdiquer, l'empereur Akihito bouleverse les règles de succession au trône du Chrysanthème.

RÉGIS ARNAUD @regisarnaud
TOKYO

**ASIE** La question de l'abdication d'Akihito, l'empereur du Japon, est discutée depuis lundi par une commission ad hoc. Celui qui fut un dieu jusqu'en 1945 est encore aujourd'hui, faute de procédure d'abdication, le dernier travailleur forcé de son pays, contraint de le représenter jusqu'au trépas. Après une fuite opportune dans la presse au début de l'été, l'empereur, 82 ans, n'en a pas moins exprimé, dans la seconde des deux allocutions directes de son règne de vingt-six ans, sa volonté de descendre du trône du Chrysanthème. Ce faisant, il a tiré une dernière fois la langue aux nationalistes qui auraient voulu qu'il incarne la fonction jusqu'au bout.

Ce changement de régime annoncé (les Japonais vivent dans les ères définies par l'empereur de leur temps) est tout sauf serein. La succession d'Akihito échoit naturellement à son fils aîné, Naruhito. Mais ce dernier devra être en son temps remplacé, non par sa fille unique, Aiko, mais par son neveu Hisahito. Les règles de la succession impériale interdisent l'accession au trône d'une femme ou d'un descendant issu de la ligne féminine (d'une mère de sang impérial, mais d'un père roturier). Des voix importantes s'élèvent cependant, et jusque dans la majorité, pour changer le régime de la maison impériale et autoriser une femme à devenir impératrice. Cela permettrait de moderniser l'institution mais aussi de prendre en compte l'état de la famille impériale : si Hisahito n'a pas de descendant mâle, faute de réforme, la lignée impériale risque l'extinction. Le secrétaire général du Parti libéral-démocrate, majoritaire, Toshihiro Nikai, s'est ainsi récemment offusqué du caractère « *étrange* » et « *obsolète* » des règles de succession. Surtout à un moment où Shinzo Abe prétend libérer les femmes et les faire accéder à des postes à responsabilités.

### Un régime d'exception

Le pays semble profondément divisé sur cette question. Pour ce qui est du premier ministre, comme de la frange ultraconservatrice de la majorité qui le soutient, déjà opposé à l'abdication, il ne veut pas entendre parler d'une femme impératrice. Le cabinet du premier ministre a récemment envoyé en retraite anticipée le grand sénéchal de l'agence impériale et y a imposé deux hauts fonctionnaires de police, pour s'assurer de la docilité de l'institution. La commission qui travaille depuis lundi n'est probablement, comme souvent au Japon, qu'un paravent chargé de masquer des décisions déjà prises par Shinzo Abe. Le seul point commun entre ses membres – l'un est un ancien grand patron, un autre est un spécialiste de l'islam – semble être de n'avoir rigoureusement aucune idée sur le sujet qu'il leur est donné de traiter.

**L'empereur Akihito.** T. PETER/REUTERS

Une fois encore l'empereur se retrouve en porte-à-faux face aux ultranationalistes qui prétendent le remettre au centre du jeu politique, pour mieux l'instrumentaliser. « *Nous revivons une situation qui a déjà eu lieu. Dans la première moitié du XXe siècle, le Japon est entré en guerre au nom de l'empereur Hirohito, mais sans que ce dernier ait vraiment eu son mot à dire ; et il a imposé la reddition du Japon en 1945 contre les plus farouches nationalistes. Cette fois encore, l'empereur, en imposant son abdication, va contre ses partisans déclarés* », observe l'écrivain Pierre Sevaistre, qui prépare un essai, *Le Japon face au monde extérieur*. L'empereur peut compter sur son peuple : selon un sondage, 80 % des Japonais le soutiennent. « *Akihito devrait quitter le pouvoir d'ici deux ou trois ans. Tout le monde veut aller vite. Shinzo Abe ne veut pas risquer sa popularité en faisant patienter l'empereur* », selon une source proche du gouvernement. Cette abdication devrait toutefois faire l'objet d'un régime d'exception pour le seul empereur Akihito. Ce qui replongera dans la même étrange servitude ses successeurs, enchaînés à leur trône, quel que soit leur sexe. ■

## EN BREF

**La présidentialisation de la Turquie est annoncée**
Une réforme de la Constitution renforçant les prérogatives du président Erdogan sera soumise au Parlement « *dans les plus brefs délais* », a annoncé mardi le premier ministre turc.

**Afghanistan : les talibans et le gouvernement se parlent**
Des représentants des talibans et du gouvernement afghan ont tenu deux rencontres secrètes depuis septembre au Qatar afin de relancer les négociations de paix.

**L'Unesco veut protéger Jérusalem-Est**
Malgré le tollé en Israël, l'Unesco a officiellement adopté mardi une résolution sur Jérusalem-Est portée par des pays arabes au nom de la protection du patrimoine culturel palestinien, mais qui, pour l'État hébreu, nie le lien millénaire entre les juifs et la ville.

LE FIGARO présente

# Ces Américains ambulanciers «sauveurs» de pechmergas

**Faisant de nombreuses victimes, les voitures suicides ont bloqué deux assauts des Kurdes sur le village de Bachiqa.**

SAMUEL FOREY @SamForey
ENVOYÉ SPÉCIAL À BACHIQA

**IRAK** Derrière ses jumelles, Pete Reed essaie de se faire une idée de la situation, aidé par son expérience d'ancien marine et ses deux séjours en Afghanistan. Les infirmiers de son équipe, entre deux pick-up, mangent des chips, boivent des boissons énergisantes, donnent à boire à leur chiot, alors qu'autour la guerre résonne. Sifflements stridents, sifflements graves. Coups brefs : des mortiers partent. Coups sourds : des mortiers tombent, soulevant des panaches de poussière.

Le combat est engagé de tous les côtés. Le matin même, les pechmergas avaient pénétré dans le territoire de Daech – l'acronyme arabe de l'État islamique en Irak et au Levant – à partir du village de Nauran. Une immense colonne d'une centaine de blindés avait franchi une muraille de terre vers Mossoul, puis obliqué vers l'est, pour emporter la ville de Bachiqa, encore aux mains des djihadistes. Mais ceux-ci, à la fois omniprésents et invisibles, ne cédaient rien et tenaient les pechmergas sous leur feu précis et destructeur.

Pour arriver à Bachiqa, il faut traverser un premier village au milieu d'une immense oliveraie. Un premier assaut avait échoué. L'ennemi était resté à couvert. Les blindés pechmergas s'étaient regroupés pour lancer le deuxième assaut.

Pete Reed, 27 ans, l'air plus vieux, colosse à la barbe rousse, grimace et vérifie que son équipe est prête. Ils sont huit en tout, cinq Américains, deux Slovaques, un Kurde, au service d'une ONG, Académie pour la médecine d'urgence, une équipe d'infirmiers de choc qui opère au plus près des combats. C'est surtout un groupe d'amis, formé au hasard des soirées d'Erbil, la capitale du Kurdistan irakien ; des frères d'armes, qui aiment l'odeur de la poudre et ne pâlissent pas à la vue du sang, et

> **Frappe aérienne? Non. Voiture suicide! Elle a explosé en plein milieu des blindés!**

dont le but avoué est de « *sauver la vie des pechmergas* ». « *Ils n'ont pas d'infirmiers bien formés. Et Daech, ça crame. C'est le cancer de cette planète. Aux États-Unis, je suis ambulancier. Je viens ici à mes propres frais. Mais je suis heureux de pouvoir aider* », dit John Rieth, 39 ans, l'air plus jeune, couvert de tatouages. La petite bande, en sept mois d'existence, a formé un millier de pechmergas aux premiers secours.

Le deuxième assaut commence. Les blindés se regroupent à l'entrée de l'oliveraie pour former un appui-feu, tandis que d'autres unités pénètrent dans le village pour engager le contact et identifier les cibles. La bataille s'engage bien, contrairement au premier assaut. L'oliveraie siffle, bourdonne et éclate, comme si les pechmergas avaient dérangé un nid de guêpes monstrueuses.

Le poste médical avancé, un carré formé par les trois voitures des infirmiers, est à l'abri, derrière une colline. Le soleil de l'automne irakien brûle encore une plaine infinie, parsemée de villages déserts d'où montent d'épaisses fumées noires.

Une voiture suicide surgit de l'oliveraie, fonce sur les blindés groupés en appui-feu, éclate d'un coup. C'est l'arme la plus destructrice des djihadistes. Chargées d'explosifs jusqu'à la gueule, impossible à arrêter à cause de leur blindage artisanal, elles font plus de dégâts que le plus moderne des missiles. L'air s'enflamme et s'empoussière, le sol tremble, comme frappé par un poing géant. Le son vient après, un coup de tonnerre caverneux, puissant, sauvage. Reed bondit sur la colline : « *Frappe aérienne ?* » « *Non, voiture suicide ! Elle a explosé en plein milieu des blindés !* », dit Delo, le traducteur kurde, qui a vu l'explosion.

Les blindés se dispersent, les hommes fuient, la rumeur se répand : des blessés. Où ? Reed bondit dans un pick-up avec deux autres infirmiers, ramène trois pechmergas. D'autres blessés arrivent dans le poste médical. La fièvre s'empare des infirmiers. Il faut identifier les blessures, stabiliser les blessés avant de les renvoyer à l'arrière. « *Je trouve pas la blessure !* », tremble Allen, un jeune volontaire. « *Déshabille-le complètement* », hurle Reed. Les premiers blessés sont stabilisés. « *Lui part en premier ! Blessure à la tête !* », lance Reed. « *Lui aussi est prêt pour l'ambulance* », lâche John Rieth. « *On n'en a pas* », crie Reed.

Les pechmergas vident les caisses de munitions d'une immense doshka, un pick-up équipé d'une mitrailleuse lourde, en une minute. Voilà une ambulance. Deux blessés sont évacués. Les soins continuent. John Rieth stimule ses troupes : « *Je donne des ordres, mais ne le prenez pas mal, hein ? Je ne veux pas que vous croyiez que je suis autoritaire.* » Ses paroles ont l'effet d'un souffle d'air sur une plaie brûlante. Des sourires apparaissent sur les visages tendus, couverts de poussière, alors que derrière, le feu se déchaîne : les pechmergas tirent pour venger leurs blessés. L'un d'entre eux fait feu avec son RPG tout près du poste médical. C'est le feu du ciel qui apaise la fureur des combattants : une frappe aérienne tombe sur la maison d'où est partie la voiture suicide.

Les blessés sont évacués les uns après les autres. La tension retombe. John le tatoué craque à l'arrière d'un pick-up : « *C'était dur, parce que c'étaient des amis. On avait formé ces gars-là. Ils étaient les meilleurs, les plus attentifs.* » La voiture suicide a complètement désorganisé l'attaque des pechmergas. Les djihadistes, toujours invisibles, continuent à faire pleuvoir balles et mortiers sur les Kurdes. Ceux-ci doivent reculer près de la muraille de terre d'où ils sont partis le matin même. L'assaut a échoué.

Les infirmiers récupèrent. La journée est terminée. Pete Reed lâche : « *Meilleur job au monde, hein ?* » « *Meilleur job au monde !* », lui répondon en chœur. Ils reviennent passer la nuit de l'autre côté de la muraille de terre. Sur les huit combattants soignés par les infirmiers, tous ont survécu. Trois d'entre eux étaient de retour sur la ligne de front le lendemain. Comme John Rieth le disait : « *C'est pour ça que je suis ici. Pour ramener ces pechmergas à la maison, ou au combat.* » ■

**Pete Reed, un médecin américain, assiste un blessé, vendredi, sur la ligne de front autour de Mossoul.** CAMILLE COURCY POUR LE FIGARO

## Daech fait diversion en attaquant Kirkouk

ALORS QUE l'avancée des forces irakiennes et kurdes se poursuit vers Mossoul pour en déloger l'État islamique (EI), les djihadistes ont fait diversion en lançant une contre-attaque sur Kirkouk aux premières heures de vendredi. Cette attaque surprise, qui a visé plusieurs bâtiments gouvernementaux et une centrale électrique aux abords de la ville, a fait 18 morts parmi les forces de l'ordre et les employés de la centrale. Deux Iraniens, qui effectuaient des travaux de maintenance, figurent parmi les victimes, précise-t-on de source médicale.

Ces attentats commis par plusieurs kamikazes ont fait 16 morts dans la centrale électrique en cours de construction à Dibis, ville située à 40 km au nord-ouest de Kirkouk, ont indiqué des responsables. Au moins 8 djihadistes ont aussi trouvé la mort, en actionnant leurs ceintures d'explosifs ou en affrontant les forces de sécurité.

Le groupe État islamique a revendiqué ces attentats suicides, a rapporté son agence de propagande Amaq.

Les forces kurdes qui contrôlent la ville depuis 2014 ont délogé les combattants de tous les bâtiments qu'ils occupaient, à l'exception d'une mosquée et d'un hôtel où les combats se poursuivaient. Un couvre-feu a été décrété par les autorités qui indiquent que les infrastructures pétrolières de la ville n'ont pas été visées et qu'aucune panne de courant n'est à déplorer. L'attaque intervient quatre jours après le lancement par les forces gouvernementales irakiennes de l'assaut sur Mossoul, dernier fief de l'EI en Irak.

### Soutien de la coalition

Kirkouk est située à 2h30 de route environ au sud-est de Mossoul (170 km) et à l'est de Haouidja, une zone toujours aux mains de l'EI entre Bagdad et Mossoul, capitale de la province de Ninive.

De leur côté, les forces gouvernementales irakiennes, soutenues par l'appui aérien et terrestre de la coalition internationale, ont pu s'emparer de huit villages au sud et au sud-est de Mossoul. Les forces kurdes, qui attaquent par le nord et l'est, ont aussi pris plusieurs villages, selon les communiqués des commandements militaires publiés dans la nuit. ■

# La drôle de guerre du « régiment Mossoul »

**La méfiance est de mise entre les unités d'élite de l'armée et les habitants de Mossoul et de ses faubourgs libérés de l'emprise de Daech.**

SAMUEL FOREY @SamForey
ENVOYÉ SPÉCIAL À KHAZE (KURDISTAN IRAKIEN)

À l'est de Mossoul, un soldat des forces spéciales irakiennes contrôle l'identité des habitants à un checkpoint . Z. BENSEMRA/REUTERS

**IRAK** Le sang est encore frais. Il macule la piste de terre, bordée par des maisons basses. « *Le cadavre a été emmené là-bas, pour éviter que les familles ne le voient* », dit un soldat. « *C'était un djihadiste. Il essayait de s'enfuir. Il était armé. Nous l'avons tué* », ajoute-t-il.

Là-bas, ce sont quelques carrosseries de voitures. Le cadavre, corpulent, repose à côté. Une dizaine de soldats se rassemblent autour du corps. Ils s'ennuient, en ce matin froid. Ils font partie des 10 000 hommes des forces spéciales irakiennes, le Service antiterroriste, surnommé la Division dorée. Formée en 2004 à l'initiative des occupants américains, c'est une force qui monte sans cesse en puissance depuis.

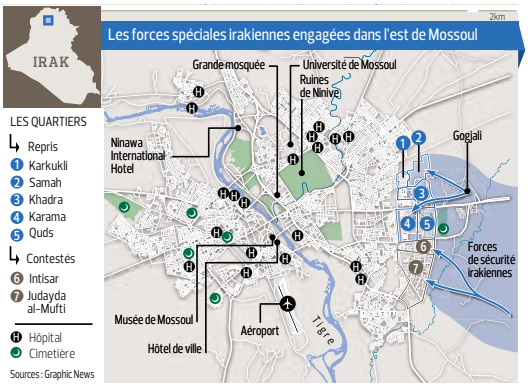
Un enfant regarde la scène. Il se dresse au sommet d'un immense champ d'ordures. C'est la décharge de Mossoul-Est, entre le quartier de Samah et le village de Gogjali, qui borde la grande ville, contrôlée par l'État islamique depuis deux ans. Les soldats appellent l'enfant. Il arrive, un bâton sous le bras, le visage caché sous une capuche. Il est interrogé, à côté du cadavre : « *Que fais-tu ici ?* » « *Je garde les moutons.* » L'enfant s'appelle Mustafa. « *Tu as des frères ?* » « *Ils sont tous partis.* » « *Tu as un père ?* » « *Il est mort.* » Les soldats montrent le cadavre : « *Tu le connais, lui ?* » « *Oui. Il s'appelle Abou Saad. Il n'est pas d'ici. Daech s'est retiré vers l'intérieur de Mossoul. Ils avaient beaucoup de blessés.* »

Au loin résonnent les frappes et la mitraille. La Division dorée a réalisé une percée à l'orée de Mossoul mardi dernier. Ce jeudi, les soldats consolident leurs gains, fouillent les maisons les unes après les autres. Mais les djihadistes ne laissent pas faire et font le coup de feu depuis les abords de Mossoul. Le front se dessine dans cette ville, l'une des plus grandes d'Irak, l'une des plus vieilles au monde, comme une coulée de lave qui progresse lentement, inégalement, ralentie par des blocs de résistance.

Les soldats interpellent l'enfant, qui défie les soldats : « *Le cadavre ne te fait pas peur ?* » « *Je n'ai pas peur de la mort.* » Les soldats s'amusent. Ils offrent une cigarette slim à Mustafa. « *Vous avez du feu ?* », demande crânement l'enfant. Il tire de longues bouffées.

Un homme regarde la scène. Voilà une nouvelle proie, pour les soldats. Il est interpellé : « *Quel est ton nom ?* » « *Fawzi.* » Ils montrent le cadavre : « *Tu le connais, lui ?* » « *Au nom de Dieu, je ne le connais pas.* » Fawzi panique. Les soldats s'amusent. L'un d'eux : « *Menteur !* » L'homme nie : « *Au nom de Dieu, je ne le connais pas.* » Les soldats éclatent d'un rire brutal, crient « *menteur* » en chœur. Ils le forcent à regarder le cadavre. Fawzi refuse, il fuit, est rappelé, humilié. Il crache sur le cadavre. On l'acclame. Il s'éloigne, s'empare d'un drapeau blanc, et s'enfuit en courant dans le champ d'ordures.

Un soldat regarde la scène. Il laisse brutaliser Fawzi, indifférent. Ali Raed fait partie du régiment Mossoul, deuxième brigade de la Division dorée. Il est impatient, quitte sans regret le champ d'ordures. Il se dirige, avec son convoi de Humvee – un blindé de fabrication américaine – vers l'ouest, vers l'intérieur de Mossoul. Entre les maisons, rôde une vie furtive. Les civils sont rares et sortent rarement sans drapeau blanc. Des familles entières, la peur dans les yeux, se glissent entre les ruelles avec valises, poussettes et brouettes, pour aller vers l'est, vers le Kurdistan irakien. L'orage d'acier se rapproche.




Le convoi de Humvee s'arrête devant un immense cimetière. De l'autre côté, c'est Mossoul. Le feu s'échange par-dessus les tombes silencieuses. Hassan Aboud se tient, adossé au mur, sur le toit de sa maison, qui est sur la ligne de front. Il sourit, comme si ce n'était pas si grave. Dans son jardin, les soldats ne s'ennuient pas. Ils plaisantent avec ses enfants. Ils leur apprennent à nettoyer les armes, pour la bataille du lendemain. « *Au nom de Dieu, je préfère mourir des mains de l'armée plutôt que des mains de Daech. Mais quand les djihadistes sont arrivés, ils ont pris Mossoul sans tirer presque un coup de feu. Nous étions heureux, au début. Finis, le régime de l'ancien premier ministre, Maliki, qui nous envoyait des barils explosifs. Mais l'occupation s'est faite de plus en plus dure* », dit le vieil homme sur son toit, alors qu'au-dessus de lui, les balles sifflent. « *J'espère que ça sera l'inverse, avec l'armée. Eux arrivent en tirant, en bombardant. Mais une fois arrivés, ils nous laissent tranquilles. Ils nous ont donnés à boire, à manger. Mais je sais que ce n'est pas partout comme cela* », dit Hassan Aboud.

Ali Raed procède à une rapide inspection de la ligne de front. Il transporte les civils, à l'abri dans son Humvee, sous le feu ennemi. Demain, son régiment entre dans une ville qu'ils ont été les derniers à quitter, en juin 2014. « *J'avais consulté mes hommes. Ils voulaient rester. Nous étions 450, nous tenions l'aéroport de Mossoul, nous avions des vivres, de l'eau et des munitions pour deux mois. Mais Nouri al-Maliki, le premier ministre de l'époque, nous a dit de quitter la ville* », se souvient le colonel d'état-major Muntazar Salem el-Chammari, chef du régiment Mossoul – et d'Ali Raed. « *Nous étions prêts à rester. Les forces spéciales ne font pas de recrutement confessionnel. On ne prend que les meilleurs, les mieux notés* », poursuit le colonel Muntazar.

Ce fut le début d'une longue route, pour le régiment Mossoul. Le colonel Muntazar est descendu vers le sud, au camp militaire de Speicher, bientôt assiégé par les djihadistes. Son régiment brise le siège, pour se retrouver dans un autre, piégé dans la raffinerie de Baiji – de l'avis de tous les soldats, la plus dure de toutes les batailles, en deux ans de lutte contre Daech. La raffinerie enfin reconquise, le régiment Mossoul prend ses quartiers pour préparer sa nouvelle campagne : la bataille du Tigre, à l'été 2016. La construction d'un pont flottant sur le fleuve, le harcèlement des djihadistes qui contre-attaquent d'un côté et de l'autre. Puis, enfin, depuis le 17 octobre dernier, l'ultime bataille, celle de Mossoul. Pour la première fois, les douze régiments des trois brigades de la Division dorée sont engagés. C'est à qui entrera le premier.

> « Les forces spéciales ne font pas de recrutement confessionnel. On ne prend que les meilleurs, les mieux notés »
> LE COLONEL MUNTAZAR SALEM EL-CHAMMARI, CHEF DU RÉGIMENT MOSSOUL

L'offensive est lancée simultanément sur sept quartiers. C'est le début du vrai combat urbain. Finies, les grandes charges dans la plaine et les manœuvres d'encerclement des villages trop résistants. Au cœur de la ville, l'avantage se réduit. Les frappes aériennes se font plus rares à cause de la présence des civils. Le régiment Mossoul, comme les autres régiments, rencontre une résistance furieuse. « *C'est un invraisemblable chaos. Je ne peux pas dire les chiffres, mais je n'ai pas vu ça depuis le début de la guerre contre Daech* », dit un témoin sur le front. Le soir, les forces spéciales doivent reculer. Les assaillants, heureux la veille, ne disent plus un mot. Le lendemain, la résistance est tout aussi forte. Le quartier de Saddam est pris, celui de Karama aussi. C'est une progression fragile. Les embuscades sont incessantes.

C'est l'imprévu qui a décidé de l'entrée des forces irakiennes dans la capitale des djihadistes. Au sud-est de Mossoul, la 9e division de l'armée irakienne piétinait contre une position des djihadistes, depuis plusieurs jours. Jeudi matin, la résistance s'est effondrée d'un coup. La 9e division, rassemblée cahin-caha après la déroute de 2014, a franchi une muraille de terre et, étonnée de sa propre audace, est entrée dans Mossoul – dans le quartier d'Intisar. En arabe, cela veut dire « victoire ». ■

# Syrie : les forces kurdes lancent la bataille de Raqqa

**Trente mille hommes aidés par Washington vont d'abord chercher à isoler la « capitale » syrienne de Daech. Moscou est silencieux.**

GEORGES MALBRUNOT @Malbrunot

**MOYEN-ORIENT** Soutenus par les États-Unis, trente mille combattants arabo-kurdes ont lancé dimanche la bataille de Raqqa, la « capitale » de Daech en Syrie. L'offensive, baptisée « Colère de l'Euphrate », a officiellement démarré samedi soir, depuis la ville d'Aïn Issa, à une cinquantaine de kilomètres au sud de Raqqa.

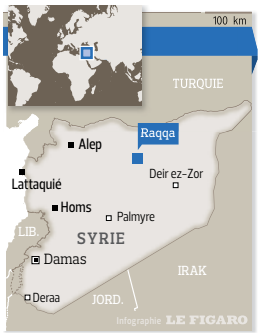
« *La grande bataille pour la libération de Raqqa et de sa province a commencé* », annonçait lors d'une conférence de presse Jihan Cheikh Ahmad, une porte-parole des Forces démocratiques syriennes (FDS), une coalition composée de troupes kurdes et arabes. Peu après, des dizaines de combattants armés se dirigeaient à bord de véhicules vers le front. Selon les FDS, l'offensive sur Raqqa se déroulera en deux étapes : « *Libérer d'abord la province de Raqqa pour isoler la ville, puis contrôler celle-ci.* »

Raqqa et Mossoul sont les deux dernières grandes villes toujours contrôlées par l'État islamique. De nombreux djihadistes étrangers – dont 300 Français environ – seraient terrés à Raqqa parmi la population civile.

L'offensive ne sera pas facile, reconnaissent les miliciens arabo-kurdes. « *L'État islamique défendra son bastion, car il sait que la perte de Raqqa signifie sa fin en Syrie* », prévient Tallal Sello, un des porte-parole des FDS, à qui la coalition internationale a fourni une première livraison d'arsenal et d'équipements, dont des armes antichars.

Avec le déclenchement des opérations pour libérer Mossoul, il y a trois semaines, le calendrier s'est accéléré. Au printemps, lors de sa visite au Centre de planification des opérations du ministère de la Défense à Paris, Ashton Carter, le secrétaire américain à la Défense, confiait avoir « *no plan for Raqqa* », au grand dam de ses hôtes français. Mais fin octobre, le même Ashton Carter appelait à une opération isolant la ville, simultanément à l'offensive en cours contre Mossoul.

Plusieurs raisons expliquent cette accélération du tempo. En se lançant à l'assaut de Raqqa, les FDS et leurs alliés verrouillent les accès de la ville et de sa province aux djihadistes qui chercheraient à s'y réfugier à partir de l'Irak. Même si, à un moment donné, un couloir de sortie de Mossoul était laissé aux djihadistes, ceux-ci ne pourraient plus nourrir l'envie d'aller s'abriter à Raqqa ou à al-Bab, cette autre ville syrienne qu'ils détiennent toujours, distante seulement de 30 km d'Alep.




### Les craintes de Damas

Le siège syro-russe de la partie est d'Alep, tenu par les rebelles anti-Assad, constitue probablement la seconde raison de cet emballement. « *Y a-t-il eu un marché entre Russes et Américains ?* », confie au *Figaro* un officiel syrien à Damas, qui en résume les termes : « *Les Américains laissent les Russes reconquérir Alep dans son intégralité. En contrepartie, les Russes laissent aux Américains le soin de reprendre Raqqa, ce qui offre à Obama la victoire qu'il recherche contre le terrorisme* ».

Une chose est sûre : quelques heures après l'annonce de l'offensive sur Raqqa, le silence russe inquiétait son allié syrien. « *On attend leur réaction, ils ne nous ont rien dit* », reconnaît l'officiel à Damas.

Les Forces démocratiques syriennes sont formées de 30 000 combattants, dont les deux tiers sont kurdes et le reste, arabes. Conseillées par 400 membres des forces spéciales américaines et une poignée de Jordaniens, d'Émiriens et de Français, les FDS ont été promues par Washington comme un allié dans la lutte contre Daech, mais cette alliance est compliquée par l'opposition féroce des Turcs envers les Kurdes. Récemment encore, Ankara rappelait vouloir participer à la bataille de Raqqa, dont ses ennemis kurdes devraient être exclus. Ce n'est pas un hasard, dimanche, si le chef d'état-major interarmées américain, le général Joseph Dunford, était en visite en Turquie.

Ce même jour, les FDS annonçaient s'être mises d'accord avec les États-Unis sur le fait « *qu'il n'y aura aucun rôle turc ou des rebelles qui leur sont alliés dans l'offensive* » contre Raqqa. Là encore, il faudra attendre la confirmation turque. Reste une autre évidence : des forces kurdes, même alliées avec une poignée d'Arabes, auront beaucoup de difficultés pour reconquérir Raqqa, et encore plus pour tenir une ville à majorité arabe. Quels autres supplétifs se joindront à la délicate offensive « *Colère de l'Euphrate* » ? Tout autant qu'à Mossoul, la bataille de Raqqa reste entourée de nombreuses inconnues. ■

### Les Turcs écartés de l'offensive

**La coalition arabo-kurde, qui s'est lancée à la conquête de Raqqa, a affirmé s'être mise d'accord avec les États-Unis pour écarter la Turquie de l'offensive. « *Les Forces démocratiques syriennes* (FDS) *se sont mises d'accord de manière définitive avec la coalition internationale* (dirigée par Washington) *qu'il n'y aura aucun rôle turc ou des rebelles qui leur sont alliés dans l'offensive* » de Raqqa, a affirmé leur porte-parole. Ankara avait fait de Raqqa l'un des objectifs de son opération « Bouclier de l'Euphrate » lancée à la fin août contre l'EI et les « *Unités kurdes de protection du peuple* ».**

# Mossoul : face aux voitures suicides de Daech

## Le bataillon du Scorpion progresse péniblement pour atteindre la vieille ville, le dernier fief des djihadistes.

SAMUEL FOREY @SamForey
ENVOYÉ SPÉCIAL À MOSSOUL

**PROCHE-ORIENT** C'est encore l'un de ces instants où l'on joue sa vie. Les hommes du bataillon du Scorpion, d'un même mouvement, bondissent d'une maison en ruine. Ils courent à découvert à travers une avenue ternie par des snipers djihadistes. Alors qu'un blindé fait feu pour couvrir leur course de deux cents mètres, ils évitent les débris, sautent les fossés, passent au-dessus d'un chemin de fer, s'engouffrent à l'abri et respirent, enfin.

L'abri, ce sont de solides galeries de béton armé, d'anciens ateliers d'artisans métallurgistes. Les hommes s'installent dans un atelier de chaudronnerie. Le bataillon du Scorpion fait partie de la deuxième brigade de la Division de réaction rapide (DRR), les forces spéciales de la police irakienne. Entraînés par des conseillers américains, ces hommes ont été de toutes les batailles, surtout depuis que l'État islamique s'est emparé de Mossoul, en juin 2014.

Dans l'atelier, la lumière du soleil raye durement l'obscurité poussiéreuse. Thafer Abdel Azim, gueule balafrée – le tir d'un sniper djihadiste à Ramadi –, explore l'endroit. C'est une bonne position, bien protégée. Les hommes piétinent dans les débris, à la recherche de pièges explosifs, quand un appel retentit.

Il faut bondir, quelque part, à l'abri, se coucher, s'accroupir, se boucher les oreilles, attendre le coup de tonnerre. Une voiture suicide a surgi. Ces bombes roulantes de l'État islamiste, remplies d'explosifs, rôdent dans Mossoul pour exploser à proximité des troupes. Les plus puissantes peuvent raser des bâtiments entiers. Elles terrorisent ces hommes pourtant aguerris.

L'explosion vient, sourde et puissante, elle déforme les rideaux de fer, balaye les tôles d'acier, soulève une épaisse couche de poussière. Les hommes ouvrent ensuite les yeux, se regardent, regardent les autres, quand Thafer hurle : « *retournez à vos postes !* », pour éviter une attaque meurtrière.

Personne n'a été tué – un miracle. « *L'explosion n'était pas puissante. Sinon, nous serions tous morts* », dit un soldat. À vingt mètres, dans l'une des voitures de la galerie de béton, un morceau de carcasse brûle, derrière, un corps fume. C'est celui du kamikaze.

L'offensive peut reprendre. La DRR est là pour laver un affront. Depuis plusieurs jours, ces hommes piétinent près de la gare de Mossoul pour établir une ligne de défense cohérente et assiéger la vieille ville, le bois dur de la résistance de l'État islamique, le dernier réduit de la bataille pour reprendre la « *capitale* » irakienne du califat autoproclamé par Abou Bakr al-Baghdadi. Mais les djihadistes résistent pied à pied. Chaque pas est un problème, chaque bâtiment, une bataille, chaque bloc, une campagne.

Sous le feu ennemi, lundi, deux hommes des forces spéciales de la police accrochent le drapeau irakien sur le toit d'un hôtel repris aux djihadistes. Dans la précipitation, ils n'ont pas réalisé que le drapeau flottait à l'envers. ALVARO CANOVAS

L'offensive piétine au sud. Alors, dans la nuit, à bord de leurs Humvee, des blindés de fabrication américaine, les hommes de la DRR ont contourné les positions de l'État islamique pour arriver par l'ouest.

Les djihadistes les attendaient. L'offensive devait être fulgurante. Elle piétine, encore. Les soldats sont fatigués. La vigilance baisse. Soudain, un appel, encore : « *À l'abri !* » Deux nouvelles voitures suicides attaquent. Elles explosent, chocs immenses, suivi d'un troisième, moindre : un kamikaze a fait exploser sa veste chargée d'explosifs, à l'arrière de la position.

Des cris résonnent dans le nuage de poussière. On ne voit pas à un mètre. Des claquements secs retentissent. L'attaque des djihadistes arrive. Les quelques gardes postés à l'extérieur tiennent bon. Thafer tente de réorganiser les défenses, malgré la panique. Il positionne des hommes aux quatre coins de l'atelier. « *N'oubliez pas de viser la tête* », dit-il aux jeunes soldats couverts de poussière. Les hommes de la Réaction rapide sont durement sonnés. Il n'est que 10 h 30.

Après l'attaque, les soldats attendent de longues heures. Dans l'atelier, ils sont à l'abri, mais ils sont aveugles. Puis, un à un, comme on bouge ses membres les uns après les autres après un long sommeil, ils se remettent. Ils explorent leur environnement. Cet atelier est un piège. Il faut en sortir. La solution se trouve dans la porte à côté. Quelques hommes bondissent dans une grande maison. C'est un hôtel, avec de nombreuses fenêtres, qui domine le quartier.

Les soldats étaient aveugles. Enfin, ils voient. Des fenêtres, ils peuvent enfin guider les charges d'hélicoptères et les bombardements. Les frappes aériennes arrivent. Des tempêtes de trente secondes envahissent l'hôtel. Les hommes mettent un genou à terre pour tenir dans le souffle furieux. Thafer passe son temps à la radio, reprend ses soldats en main. Il faut signaler aux autres unités que le bâtiment est passé à l'armée irakienne. Il donne un drapeau à son second, Hamza, qui boite, parce qu'il s'est foulé le genou dans l'attaque des voitures suicides.

> **Il faut bondir, quelque part, à l'abri, se coucher, s'accroupir, se boucher les oreilles, attendre le coup de tonnerre. Une voiture suicide a surgi**

Hamza claudique sur le toit. La vieille ville est en vue. Les djihadistes ont repéré des mouvements dans le bâtiment qu'ils occupaient quelques minutes plus tôt. De longues rafales passent au-dessus de Hamza. L'homme grimace, son genou le fait souffrir. Il est rejoint par Aqil, tout jeune, l'uniforme impeccable. Ils fabriquent une hampe. Une frappe aérienne tonne soudain, à côté, plus puissante qu'un tremblement de terre. Les débris retombent sur le toit. Aqil lie la hampe à une barre de fer. Les rafales continuent. Pas le temps de traîner. Une autre frappe tombe encore plus près. Le tremblement de terre se fait séisme. Aqil bondit, Hamza boite. Ils se retrouvent dans l'hôtel, sains et saufs.

L'offensive peut continuer. Sur l'hôtel, le drapeau irakien flotte enfin. Il a été accroché à l'envers. ■

# Poutine et Rohani se penchent sur le sort de la Syrie

## Les présidents russe et iranien cherchent à renforcer leur partenariat, alors que les États-Unis et les Kurdes s'approchent de Raqqa.

GEORGES MALBRUNOT @Malbrunot

**MOYEN-ORIENT** La Syrie a occupé une place importante dans la visite du président Hassan Rohani à Moscou, où il s'est entretenu mardi avec Vladimir Poutine. Il s'agit de la première rencontre purement bilatérale entre les deux dirigeants à la tête de pays qui aident militairement le régime de Bachar el-Assad. Alors qu'en Iran, certaines voix doutent parfois de la sincérité des objectifs russes à long terme en Syrie, ce sommet pourrait permettre d'établir une nouvelle feuille de route pour les étapes à venir de leur partenariat au profit de Damas.

Si les Russes, grâce à leur aviation, et les Iraniens, en dépêchant des milliers de miliciens et de conseillers militaires auprès d'Assad, sont parvenus à affaiblir les rebelles, une rivalité existe entre les deux alliés qui pourrait s'aggraver avec le temps. Elle porte notamment sur le sort de Bachar el-Assad – les Iraniens souhaitent le garder – ou sur les relations avec la Turquie – l'Iran réclame de Moscou une approche plus dure vis-à-vis d'Ankara. Au moment où les Américains paraissent décidés à déloger, avec leurs alliés kurdes, Daech de Raqqa, le sommet Poutine-Rohani devait également revigorer l'axe que leurs deux pays ont conclu l'an dernier avec la Turquie, qui a permis l'évacuation des rebelles d'Alep, fin décembre.

### Le prix du sang

Même si Hassan Rohani n'a pas la main sur la coopération entre son pays et ses alliés du Hezbollah libanais – une chasse gardée du pôle sécuritaire iranien – le président modéré n'a pas manqué d'aborder la question des frappes israéliennes en Syrie contre la milice chiite. Des frappes qui ont longtemps bénéficié d'un blanc-seing russe. Alors que la Russie apparaît comme la nouvelle puissance mandataire en Syrie, c'est l'Iran et ses alliés chiites qui paient le prix du sang, avec plusieurs milliers de morts tombés au combat pour la défense du régime. Un fardeau qui permettra, le moment venu, à Téhéran de peser sur des décisions stratégiques. « *Contrairement aux Russes, les Iraniens ne veulent pas du processus de négociations qui se tient actuellement à Genève*, confie un officiel syrien. *Leur approche est purement militaire.* »

À moins de deux mois de l'élection présidentielle en Iran, Hassan Rohani, qui sera candidat à sa succession, tient aussi à finaliser un ou plusieurs accords pétroliers avec Moscou pour bien montrer à ses compatriotes les retombées de l'accord nucléaire de l'été 2015. Les achats d'armes russes par l'Iran devaient également être au menu des pourparlers, quelques mois après la livraison du système antimissile russe S-300 à Téhéran. ■

# La Hongrie place ses migrants en détention

## Les demandeurs d'asile doivent être regroupés dans des camps en attendant une décision sur leur statut.

LOUIS CHAHUNEAU @LouisChahuneau

**HONGRIE** Le Parlement hongrois a adopté, le 7 mars, la loi rétablissant la détention systématique des migrants qui pénètrent sur le territoire. Cette décision inquiète l'Union européenne, qui appelle au respect de ses « principes » humanitaires.

Budapest a prévu deux camps construits à Röszke et à Tompa, à la frontière serbe, où les migrants seront retenus le temps de l'examen de leur demande d'asile. Chacun est équipé de 324 conteneurs habitables et sécurisé par de hautes clôtures, des tours de guet et des patrouilles de policiers armés.

Le Haut Commissariat des nations unies pour les réfugiés (HCR) et d'autres ONG de défense des droits de l'homme ont vivement critiqué cette décision qui « *déroge à la législation européenne et internationale* ». Une porte-parole du HCR confirme l'inquiétude des humanitaires sur place : « *En Grèce, il y a eu des discussions avec les autorités pour améliorer la situation des migrants. Mais les camps en Hongrie vont avoir un impact physique et psychologique sur ces gens qui sont déjà marqués par les conflits.* » Environ 400 migrants seraient actuellement immobilisés en Hongrie.

Après avoir renoncé à imposer cette mesure en 2013 face aux pressions de l'Union européenne, Viktor Orban confirme sa volonté de barricader son pays. La Hongrie construit actuellement une deuxième barrière antimigrants parallèle aux barbelés de la première et équipée de caméras thermiques.

L'ONU et le Conseil européen se sont dits préoccupés par cette décision qui mélangerait les enfants non accompagnés, de 14 à 18 ans, et les adultes. « *[Ils] ne bénéficieront pas de mesures de protection, telles que la désignation d'un gardien* », s'inquiète Claude Janvier, président du Comité de Lanzarote, organisme spécialisé dans les questions des droits des enfants et dépendant du Conseil de l'Europe.

Des prisonniers réquisitionnés construisent une deuxième barrière antimigrants parallèle aux barbelés de la première, le 1er mars à la frontière serbo-hongroise. SANDOR ULLVARI/EFE/MAXPPP

### Vulnérabilité des enfants

Dans son courrier adressé au premier ministre hongrois, Viktor Orban, Claude Janvier ajoute que « *les implications légales de ces amendements vont accroître la situation déjà hautement vulnérable des enfants en transit, exacerbant en particulier l'exposition* (des enfants) *âgés de 14 ans et plus à une exploitation sexuelle et aux abus sexuels* ». La Hongrie a pourtant bien ratifié la convention du Conseil de l'Europe sur la question en 2015.

Le Comité Lanzarote accorde un mois aux dirigeants hongrois pour éclaircir la question et pourrait se rendre sur place pour vérifier le respect des droits des enfants. ■

## EN BREF

**Côte d'Ivoire : Simone Gbagbo acquittée de crimes contre l'humanité**

La cour d'assises d'Abidjan a acquitté, mardi, l'ex-première dame de Côte d'Ivoire, Simone Gbagbo, de crimes contre l'humanité lors de la crise post-électorale de 2010-2011. Le procureur avait requis l'emprisonnement à vie.

**L'armée française trop dépendante des Russes**

L'armée française est trop dépendante des Russes et des Ukrainiens pour le transport de matériel vers les théâtres d'opération, ce qui menace son autonomie stratégique, affirme un rapport d'information parlementaire publié mardi.

**L'Autriche ne veut pas recevoir de réfugiés**

L'Autriche va demander à être exemptée de l'accueil de migrants dans le cadre de la répartition des réfugiés entre les pays de l'Union européenne, a annoncé le chancelier autrichien, Christian Kern, à l'issue d'un Conseil des ministres mardi.